

XYZ. La revue de la nouvelle

Chambre double

Noëlle Châtelet



Numéro 48, hiver 1996

Taches

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4375ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Châtelet, N. (1996). Chambre double. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (48), 61–67.

L'invitée de... Gaétan Brulotte

*Née à Meudon en France, Noëlle Châtelet a fait ses études de lettres à la Sorbonne, avant de soutenir un doctorat, en 1976, à l'Université de Paris VIII dont elle a tiré son bel essai *Le corps à corps culinaire* publié aux Éditions du Seuil en 1977. Tout en poursuivant une carrière universitaire qui l'a conduite en communication à l'Université de Paris V René Descartes Sorbonne où elle vient d'ouvrir une maîtrise consacrée aux langages du corps, elle a joué comme comédienne dans plusieurs films, dont *Vera Baxter de Duras* et *Les Buddenbrook* de Virth d'après Thomas Mann. De cette personnalité à multiples facettes, c'est Noëlle Châtelet écrivain qui nous intéresse plus particulièrement ici, et avant tout la nouvelle. De son œuvre variée, traduite en plusieurs langues, je ne retiendrai que deux ouvrages parmi ses plus importants.*

*En 1986, elle a publié son premier recueil de nouvelles, *Histoires de bouches*, au Mercure de France, qui, après avoir reçu le prix Goncourt de la nouvelle 1987, a été réédité dans la collection « Folio ». *Le corps* y reste au centre de ses préoccupations. En une sorte de prolongement de sa thèse, l'auteure a choisi la nourriture comme moteur narratif de ses nouvelles. L'aliment y est objet de vol, de recel, d'épreuve, d'interdit, de punition, de troc, etc. On se dispute pour lui, on tient un discours social à travers lui, on s'y accroche comme à une bouée dans la proximité de la mort, on s'angoisse à son sujet. Autant que de délices, la nourriture est source d'anomalies : elle accroît sa nature événementielle (et donc son pouvoir narratif) des dérèglements digestifs les plus incongrus dont elle est l'objet, comme l'anorexie ou la boulimie. « *La femme-papyrus* », par exemple, est assurément un chef-d'œuvre qui devrait figurer dans toutes les anthologies (ce qui est déjà fait en allemand), où l'anorexique est traitée sous le mode ironique comme une forme de possession, dans l'enfer d'un présent sans passé et sans espoir, avec la poigne de fer d'une écriture implacable.*

*En 1989, paraît *À contre-sens*, toujours au Mercure de France, réédité l'année suivante en « Folio ». En cinq nouvelles longues, l'auteure propose une fantaisie sur les cinq sens. Un homme cherche à*

éliminer une odeur obsédante qu'il croit être extérieure à lui alors qu'il en est lui-même la source. Une jeune femme perd le toucher qu'elle ne retrouvera qu'avec l'enfantement. Un voyeur tourne en exhibitionniste. Un fou du palais recourt à la technologie médicale pour creuser davantage son obsession de la gastronomie. Un couple dont la femme se meurt communie ultimement à distance par l'entremise d'un opéra. Mais on ne peut pas rendre justice à des textes aussi riches et tout en subtilités en les résumant ainsi sommairement.

Avec un talent sûr, Noëlle Châtelet développe de nouvelle en nouvelle une écriture efficace traversée de percées ironiques, écriture qu'elle met au service d'une fine perception de la réalité quotidienne et d'une imagination toujours pleine de fantaisie.

La nouvelle que j'ai retenue, « Chambre double », n'a connu qu'une publication confidentielle dans le journal du Festival de la Nouvelle de Saint-Quentin en 1994. Elle propose une variation sur l'ouïe en abordant un thème très contemporain, celui de la distance craintive entre les êtres, distance qui renforce la solitude. Un tête-à-tête pourrait avoir lieu, mais il reste virtuel. Il revient maintenant au lecteur d'actualiser, ici, sa rencontre avec Noëlle Châtelet.

Chambre double

Noëlle Châtelet

Le garçon d'étage la précède, avec la valise, sur le tapis pourpre.

Il s'arrête devant le 320, à l'extrémité du couloir. La clef dans la serrure fait un bruit somptuaire.

Il dit « pardon », pose le bagage, baisse les yeux, soit par pudeur, soit par avidité, sur les doigts aux ongles rouges, happe le billet, se retire à reculons, dit « Bonne nuit madame », avec un accent suisse qui se prélassé comme un enfant paresseux sous la tiédeur d'une couette.

Le garçon parti, Odette va vers la fenêtre, la rue au-dessous paraît bien calme pour une rue du centre-ville. Il n'est que neuf heures du soir et plus rien ne bouge au dehors. On dirait que les habitants se sont donné le mot et se calfeutrent chez eux pour de secrètes pratiques familiales...

La voie est libre, Odette.

Rien ne t'empêche de te rafraîchir puis d'aller dîner, même sans faim, en jouissant d'une cité quasi déserte et qui n'attend peut-être que toi, rien si ce n'est l'idée d'entendre se répercuter l'écho de tes souliers comme la preuve renouvelée de ta tristesse. Rien ne t'empêche de changer de chemisier, de mettre du parfum et d'aller réveiller Bâle du carillon de tes bracelets, si ce n'est l'idée de ressembler à ces lépreux d'autrefois précédés de funèbres sonnailles, toi qu'une maladie honteuse vient de frapper : celle de la solitude. Le divorce, effectif depuis cet après-midi, l'a anéantie. C'est le signe, cette fois, qu'une part d'elle-même s'en est allée. La jeune Odette, celle qui tournoyait, désinvolte, en faisant tinter ses bracelets dans les flons-flons de l'amour, la jeune Odette n'est plus...

Elle s'assoit sur le bord du lit et ôte ses escarpins. La cambrure du pied a quelque chose de déchirant : la preuve cruelle de sa volonté d'être restée longtemps debout, pour les autres, pour le principe. Elle ôte ses bracelets un à un.

Le voyage en train a gonflé ses mains. Chaque anneau qui passe lui arrache une grimace.

Comme un prisonnier qu'on viendrait de libérer de ses menottes, elle frotte ses deux poignets.

Sans ses souliers, les bras dépouillés, Odette est plus nue que si elle était nue.

C'est un soldat vaincu. C'est une poupée oubliée... Autour d'elle, elle sent la présence des autres chambres semblables à la sienne, mais elle ne peut pas croire que d'autres poupées délaissées y soient également assises et désœuvrées, sur le bord d'un lit, à attendre que rien ne se passe. Elle est forcément l'unique laissée-pour-compte dans le silence laineux de cet hôtel cossu...

À la tête du lit, il y a une radio.

Odette appuie sur l'un des boutons. Une musique d'ambiance, déjà entendue dans l'ascenseur, arrive par larges lampées sucrées...

Combien de temps restera-t-elle ainsi à regarder dans le vide, les jambes ballantes, le cœur défait ?

Le bruit d'une porte la réveille de sa torpeur. Le bruit d'une porte qu'on claque, suivi d'une multitude d'autres tout aussi peu discrets.

Dans la chambre voisine, quelqu'un est entré. Ce quelqu'un est un homme.

Odette regarde le mur tapissé d'étoffe qui la sépare de cette tornade.

Malgré elle, elle sourit : d'un côté le tumulte, l'agitation d'un homme plein d'entrain. De l'autre, le découragement, l'abattement d'une femme échouée. Entre ces deux existences, la paroi infime, si symbolique soudain qu'elle en devient cocasse.

L'homme a mis la radio lui aussi mais il change de poste et augmente l'intensité : une trompette de jazz vient briser en mille éclats la sucrerie mièvre où Odette s'englissait avec écœurement.

« Il exagère quand même ! » pense-t-elle. Pourtant, elle choisit le même poste. Elle a reconnu Armstrong. Il est vrai que c'est plus gai...

Odette se redresse. Cette musique, elle l'a dansée aux jours heureux, avec la force de ses vingt ans, quand le rouge aux ongles n'était pas nécessaire parce que la rougeur de la vie empourprait ses joues d'une joie enfantine, espiègle.

Il y a dans cette trompette une telle fougue, une telle intensité qu'Odette sent en elle comme un sursaut.

Elle se lève. Elle a besoin d'un bain qui la lave de cette journée, de cette première journée du deuil d'elle-même.

Elle aussi monte le son de la trompette tandis que l'eau coule dans la salle de bains.

Elle jette ses habits sur un fauteuil puis va se glisser dans l'eau chaude.

Son corps s'abandonne à la chaleur réconfortante, douce. Elle pense à son voisin turbulent, à sa chambre identique, tête-

bêche et qui retentit de la même musique. Peut-être lui aussi est-il dans son bain ?

Odette chasse aussitôt cette pensée saugrenue.

Elle enduit son corps de crème moussante ; un corps un peu las qui s'est alourdi dans une gangue de soucis, de déceptions et que seule une main tendre aurait pu faire fondre peut-être de ses caresses.

La trompette s'est tue. C'est une voix de femme maintenant, une voix déchirée qui chante le désespoir, le temps perdu...

Est-ce une impression ? On frappe à la porte. Oui, les coups reprennent. C'est bien chez elle.

Odette hésite. Elle ne peut tout de même pas aller ouvrir en serviette de bain.

D'ailleurs, qui peut bien lui vouloir quelque chose ?

Encore un coup et on renonce...

Odette sort de son bain et se sèche, pensive.

Et si c'était ?...

Dans le miroir, son visage qu'elle connaît jusqu'au moindre petit pli de fatigue ou d'amertume, lui renvoie une image insolite. Il brille étrangement. Que se passe-t-il ?

La réponse est dans ce cœur qu'elle sent battre un peu trop vite, ce cœur dont chaque coup rappelle les coups frappés à sa porte.

Odette comprend : elle pense à cet homme, dans la pièce à côté, cet homme, cet inconnu.

Elle s'enveloppe dans le peignoir et retourne dans la chambre qu'elle arpente à grandes enjambées.

Elle diminue le son de la radio. À côté, on écoute toujours la même musique.

Odette s'affale dans le fauteuil près de la fenêtre où la nuit miroite.

Elle qui ne boit jamais, elle boirait bien un verre de champagne !

Elle en trouve dans le petit frigo de la chambre : c'est une bouteille de champagne français avec un vrai bouchon.

C'est la première fois qu'elle ouvre elle-même pour elle-même une bouteille de champagne, la première fois qu'elle décide pour elle seule une fête, une fête secrète, intime.

Le bruit du bouchon qui saute a dû réveiller toute la ville alanguie d'ennui.

Odette se renverse dans le fauteuil et laisse couler dans son corps, encore tiède du bain, la boisson pétillante et glacée.

Le téléphone, soudain.

C'est une voix d'homme :

« Écoutez, pardonnez mon indiscretion... Je ne sais pas qui vous êtes, mais... Nous sommes voisins... Nous écoutons la même musique et vous buvez du champagne... Alors, moi aussi je boirais bien du champagne... J'ai pensé... Peut-être pourrions-nous le boire ensemble, non ? »

Odette flageole : c'est lui !

Elle ignore qui va répondre : une Odette, évidemment, une des Odette qui vit en elle parmi les multiples Odette possibles.

— Je... Je vous remercie... mais... J'allais me coucher, voyez-vous... Enfin, je suis... touchée... Je suis très touchée de votre... De votre proposition... Bonsoir... Bonne nuit, monsieur.

Odette, son verre à la main, se laisse choir sur le lit. La voix, la voix soyeuse, onctueuse, s'est enroulée autour d'elle comme un voile de mousseline. Elle est dedans, hébétée. Elle la savoure sur toute la surface de sa peau électrisée par le champagne.

Et ce cœur, ce cœur emballé qui cogne contre ce voile à grands coups de volupté !

La voix de l'homme dessine dans la tête d'Odette un visage sans âge et cependant étonnamment précis. Elle y voit des yeux clairs, une bouche riante, quelque chose de tendre aussi dans l'expression, un visage où elle pourrait laisser vagabonder ses mains de femme libre, émerveillée...

Elle a repoussé l'offre, tranquillement, sans déchirement de conscience. Pourquoi aurait-elle dit « oui » ? L'offre en soi la comble. Elle peut la parer d'autant d'images que la rêverie et le mystère inventent.

Cet homme, dont elle ne sait rien que la voix, est bien plus présent que si elle l'avait laissé entrer dans sa chambre.

Il est là, par la magie de l'imagination, embelli, sublime...

Odette remplit à nouveau son verre et retire le peignoir.

Elle éteint les lumières et arrête la radio puis se glisse dans le lit.

Les draps sont frais et doux.

Elle laisse aller sur l'oreiller sa tête consentante où le champagne pétille en paillettes lumineuses, car ce soir Odette, la nouvelle Odette a été demandée. Ce soir, elle peut s'offrir comme au premier jour, comme une première fois.

La radio d'à côté lui parvient, atténuée, mais c'est la sienne, c'est la leur.

Il est couché, elle en est sûre. Elle le sent, tout près, derrière ce mur qui lentement, lentement s'efface...

Bientôt, les deux lits vont se rejoindre, se toucher.

Bientôt, les deux corps vont se rejoindre, se toucher.

Odette ferme les yeux...

Le mur flotte comme une soie transparente soulevée par un vent léger. Il a la couleur éthérée de la voix de mousseline qui colle maintenant à sa peau en la mouillant de bonheur.

Deux mains ardentes roulent le long de sa peau dans un balancement marin.

La nuque d'Odette cède, docilement.

La taille d'Odette plie comme une longue tige végétale...

Odette va s'endormir en s'ouvrant délicatement, par le milieu, dans un parfum grisant de tubéreuse éclore en bordure de mer...

Au matin, sa valise à la main, Odette en partant s'arrêtera devant la chambre 319 déjà désertée.

Elle regardera le lit défait collé contre le mur, l'oreiller encore froissé, où s'était posée une tête au visage sans âge, aux yeux clairs, à la bouche riante, avec quelque chose de tendre aussi dans l'expression...

Et Odette sourira.